

Chronique de lecture par Iren Mihaylova

Intérieur terre de Valérie Poussard

L'Echappée belle éditions, février 2025, collection : Ouvre-Boîtes, 38 pages.

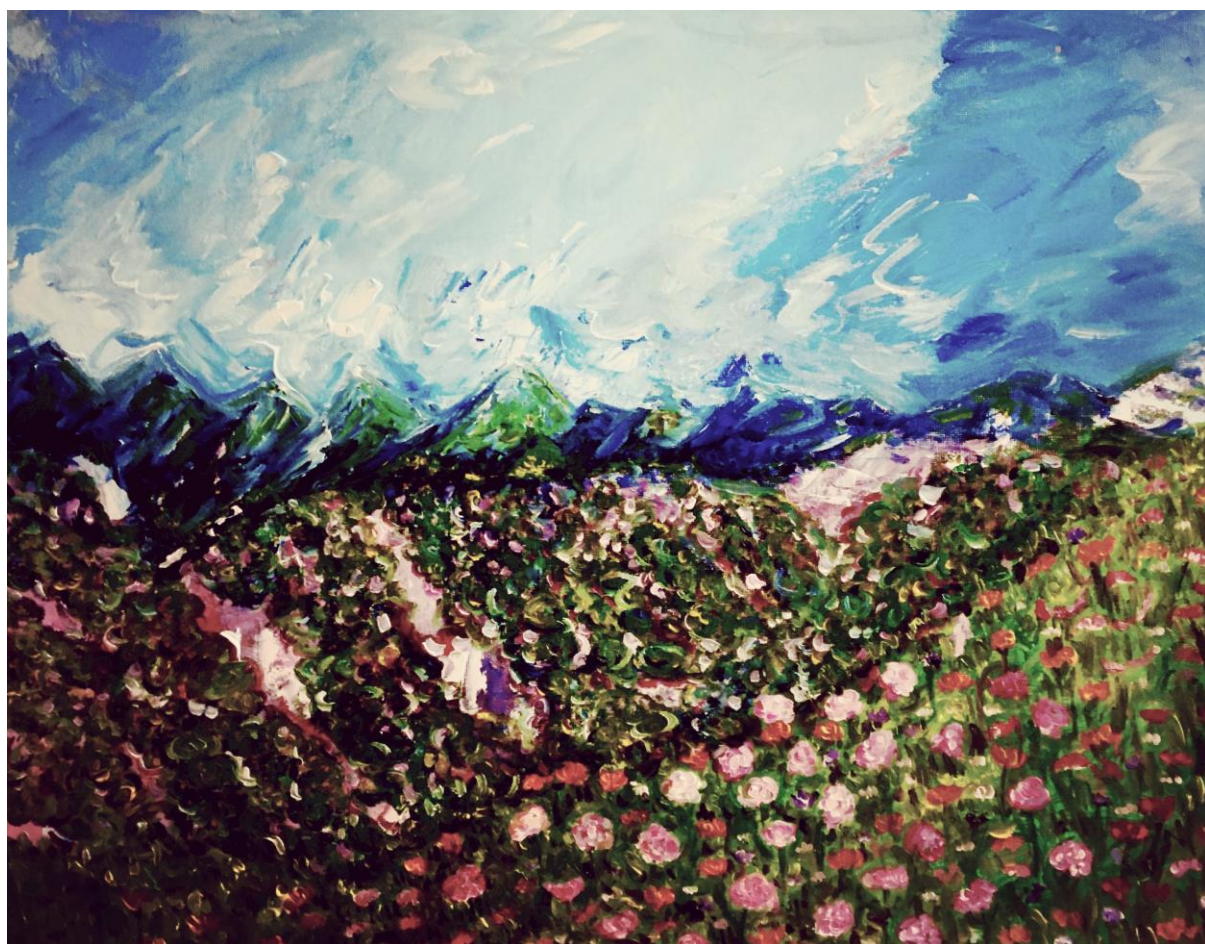


Illustration : peinture, huile sur toile, issue de la série *Le Deuil du Printemps*, Iren Mihaylova, 2025.

Entrée en matière. Sortie. L'infatigable quête pour se rassembler.

Recueil construit « à l'intérieur » (p.9), le suggère l'écriture mais aussi la poétesse, comme un véritable labyrinthe de bifurcations » (p.9), un creusement intime du deuil, un fil invisible qui le tient, et de poème en poème progressons-nous aussi, de strate en strate (puisque le recueil est construit par couches que l'on enlève progressivement à l'instar du creusement dans une direction verticale (déjà évoquée), dans une autre - horizontale), à travers des « sillons mouillés »

pour « déboucher sur une autre grotte » (p.29) vers le dépouillement d'un toujours plus de lumière.

Car oui, dans la poésie de Valérie Poussard la lumière ressort organiquement, métaphoriquement et analogiquement par les ténèbres, la terre (ou le terré) et les grottes les plus profondes, l'intériorité du poème que l'on creuse tout en avançant, maillon après maillon qui se multiplient. Infatigable chercheuse, douce et prudente, la plume de Valérie Poussard est une bêche qui au lieu de ravalier la terre, la retourne pour semer les graines de l'espoir, avec cette idée de l'éphémère : « le mot/ que tout espoir permet/ toujours sur le point de s'évanouir ».

Or, de quelle lumière et de quelle liberté s'agit-il au juste ? La poétesse nous démontre que la question est infiniment complexe, les nuances - multiples, écartelées, qu'aucune certitude ne rassemble. Elle même explore, regarde, examine, scrute ces nuances sous une autre lumière, sous un autre prisme, celui de la découverte, du tâtonnement, voire du doute. Au fond, la lumière ne serait-elle cette pierre précieuse que l'on taille comme le dit Valérie de grotte en grotte (p. 29) ou couche par couche, pour n'arriver au début qu'à des « traces », « empreintes d'oiseaux légères vastes... », « la roche brille / des auréoles blanches irradiant/ éclairent des taches brunes » où les « yeux peuvent deviner » (dans un premier temps, ou au lieu de voir) à travers ces éclaircies primitives. Sont-ils les précurseurs de la lumière, les fondamentaux ou leurs signes annonciateurs ? Par là-même (en suivant l'analogique écriture ou l'analogie de l'écriture), sont-ils les traces de ces « écritures anciennes », les lumières qui les éclairent « les taches brunes », ou bien, ces mêmes points (ce qui manque) et mots que Valérie nomme, par lesquels elle pose les jalons de l'écriture, du creusement de la recherche (intérieure) même (p. 28) ? Une chose est sûre, Valérie Poussard n'est prise dans aucune dichotomie entre le dedans et le dehors mais dans une retranscription fidèle, entre intériorité et recherche où « on espère la langue nouvelle » (p. 34) ; en terre intérieure, se glisser sur le poème : « rochers balayés par le vent/ cours d'eau remonté » pour rejoindre son alvéole » (p.36). C'est la musique célestes et les étoiles (peut-être les mêmes auxquels Esther Tellermann donne une place prioritaire, prophétique dans l'origine du poème dans « D'où vient le poème », la forge, numéro 5) ? Le terrestre et le céleste pour Valérie finissent par se rejoindre comme « le passé et la langue mêlés » (p. 38), où Valérie conclut et sublime la vérité annoncée dès le départ « dans ce qui manque / où se lover/ s'élever/ rester terrée » (p. 6), et il n'y a là-dedans nulle contradiction.

Il faut pour autant se tenir à la prudence comme Valérie elle-même. Car elle ne tarde pas à nous rappeler que l'ambivalence guette au fond des grottes. Si cette lumière n'est accessible qu'à partir des profondeurs, ce qui empêche et retient, « avale », engouffre (pour reprendre des images de cette recherche) empêche « l'éclatement furieux », car serait-ce une lumière qui "menace" de sortir au grand jour ? (p.31) Au fond, est-ce vraiment la lumière qui pose question ou son éclatement qui effracte (la terre, l'intériorité, les fils tissés-terrés, cette chose qui gît, se structure/ se retourne en dehors du regard) ?

L'écriture en tant que travail de deuil et effort continu de libération et de recherche où doucement, délicatement, un presque rien, une allusion, une illusion, une métaphore ou tout simplement un point traversant le verbe, et pour autant inexistant en tant que démarcation, marquent la fin des poèmes qui s'ancrent en même temps que toute lourdeur et alourdissement poétique inutiles qui s'évaporent (pour s'élever ?). Écriture loin de l'aérien comme l'affirme la poétesse elle-même et pour autant : cette quête de liberté qui anime (p.28), qui mue la révolte silencieuse du poète (et du musicien nous dit Valérie, plaçant ainsi le poème au même rythme (p. 35) que la composition). Ce creusement, serait-il silencieux et laborieux dans l'espoir d'entrevoir, ou bien, d'entendre des sons nouveaux ?

Iren Mihaylova

Tous droits réservés à l'Espace de Création de la Revue Peau Electrique